

Le voyage à Trieste II

Peu de peuples sont aussi surestimés que les Italiens. On dit leur accent chantant ; ils passent leur temps à brailler. On vante leur élégance ; s'ils aiment à se vêtir de façon à être vus, rien n'égale la grossièreté de leur caractère. On les croît esthètes ; en-dehors des aires touristiques protégées, ils ont fait de leur pays un vaste dépotoir. Seule est vraiment admirable leur cuisine ; elle a pour effet de les confire dans la graisse.

Le comportement des cyclistes italiens est un bon révélateur de l'esprit national. Après les pentes des Alpes, il me parut facile de pédaler à travers les plaines d'Italie du Nord. Je commençais à rattraper régulièrement les autres cyclistes, ces rois de l'équipement penchés sur leurs vélos de course en fibre de carbone. Quelques kilomètres avant Lecco, sur la rive du lac de Côme, j'engageai même un duel avec l'un d'eux. Comme il avait un feu arrière, et moi non, je le doublai juste avant d'entrer dans un tunnel, afin que sa lumière prévînt les automobilistes de notre présence. Furieux d'être devancé par un gars juché sur une randonneuse, se trimballant des kilos de sacoches, mon petit gars voulut s'accrocher. La route grimpait légèrement, mon compteur indiquait 32 km/h. Le visage crispé, les poumons sifflant, en danseuse, il parvint à se hisser devant moi. Je le laissai faire. Quelques instants plus tard, sa cadence diminuait. J'en profitai pour le dépasser de nouveau. Nous poursuivîmes ce jeu sur plus d'une douzaine de kilomètres. À la fin, perdant son sang-froid, l'inconnu me balançait des bordées d'injures quand nous étions à la même hauteur. Et le plus étonnant, c'est qu'il y croyait, son visage transpirait vraiment l'agressivité ; c'est dire à quel point ces *ragazzi* manquent d'humour.

La domination féminine

Le soir, vidant un pichet de blanc au bord du lac d'Iseo, je regardais les couples d'amoureux se promener sur le quai. Je poursuivais mes observations négatives : si je me sentais si peu à l'aise en Italie, c'est que j'étais au pays du Matriarcat. Ici, les femmes commandent. Sûres de leur pouvoir, elles sont aussi pétulantes, tonitruantes que des divas d'opérette. Elles s'habillent de façon à faire saliver les mecs, en décolleté, avec des talons hauts ; mais jamais elles ne s'exposent réellement ; sur la plage, elles ne se montrent pas *topless*. Auprès d'elles, comme les mâles semblent rapetissés ! Elles baladent à leur bras des coqs miniatures, des tapettes capables de passer des heures devant leur miroir à se sculpter une fine moustache ou un bouc, et qui empestent l'*after-shave*.

Par comparaison, je décidai de trouver sympathiques les touristes allemands ou hollandais qu'il m'était donné de côtoyer. Cette nuit-là, allongé sous ma tente, je pouvais les entendre qui suivaient, dans leurs caravanes, sur des télévisions portatives, un match de la coupe d'Europe de football. À chaque action, ils battaient des mains et poussaient des hurrahs qui perçaient mon demi-sommeil. Comme je les aimais, ces Nordiques ! Eux, au moins, n'essaient pas de paraître autre chose que ce qu'ils sont.

Verona

La route d'Iseo à Vérone fut pénible. Le long de la nationale s'enchaînaient des complexes industriels, des entrepôts, des champs de céréales aux lassantes perspectives. Les fossés

regorgeaient de sacs plastiques et de détrit. Il régnait une chaleur moite, les camions me rasaient en crachant une fumée noire. De fines particules de mazout venaient se coller à ma peau, s'agglutinant à la sueur et la crème solaire.

Je trouvais un peu de réconfort dans l'unique camping de la ville, niché sur les hauteurs. Des lierres, des pergolas fleuries y versaient de l'ombre. Assis sur l'une des terrasses, j'assistais au crépuscule bleuté, qui enveloppait peu à peu les clochers et les dômes. Là, je fis la connaissance de Flavius et de sa femme Adina. Tous deux venaient des montagnes de Transylvanie. Flavius est professeur de musique dans un conservatoire ; Adina enseigne le français au lycée. Avec leurs salaires de fonctionnaires, ils gagnent juste de quoi payer le loyer. Pour subsister, chaque été, ils viennent en Europe de l'Ouest et font des spectacles de rue. Leur numéro consiste, maquillés de blanc, en toges de patricien, à mimer une immobilité de statue.

Ils me racontèrent leurs déboires. Une année, ils se produisirent à Paris et sur la côte d'Azur. Les Français sont plutôt accueillants dans l'ensemble, mais radins. Ils restent plantés devant vous pendant plusieurs minutes, m'expliqua Flavius, et lorsque vous finissez par battre des paupières, ils s'exclament d'un air triomphant : « J'en étais sûr ! Il a bougé. C'est un nul », et ils repartent en haussant les épaules. Les Italiens donnent de l'argent, et même généreusement – à Vérone, mes deux Roumains gagnaient 80 euros par jour – mais ils sont sans gêne. Les hommes s'approchent d'Adina, ils profitent de la situation pour lui peloter tranquillement les seins et les fesses. Parfois, même, une femme saisit entre ses mains la face poudrée de Flavius, et lui dépose un baiser goulu sur la bouche.

Un écoeurement passager

Padoue est poussiéreuse ; c'est une ville d'arcades, donc riche de recoins sombres, peu rassurante pour l'étranger. Ma bicyclette et mes affaires laissées dans une auberge de jeunesse, j'arpentais les rues, à la brune. Je découvris par hasard la piazzetta Capellato Pedrocchi. Devant les baies vitrées d'un palace, était installée une estrade. Une petite formation jouait du tango. Des couples de danseurs, habillés à la mode des années folles, évoluaient sur le pavé lisse, étroitement enlacés. Certains cavaliers, les plus prévenants, portaient un gant pour ne pas faire subir à leur vis-à-vis la moiteur de leur paume.

Comme d'autres badauds, je restais un moment à contempler ce spectacle suranné. Je réprimai un haut-le-cœur. Un terrible sentiment de solitude fondait sur moi. Les Roumains exceptés, cela faisait des jours que je n'avais parlé à personne. Je passais quotidiennement cinq heures à pédaler ; mes rêveries finissaient par s'étioler. Il m'arrivait, maintenant, d'avoir de longs passages à blanc, de ne plus penser à rien. Je ne savais plus pourquoi j'étais parti. Et pourquoi me rendre à Trieste ? Je me fichais pas mal de cette cité, à coup sûr elle serait bourrée d'Italiens.

Oppressé, je me mis à marcher avec précipitation. Cette fois, j'avais envie de vomir pour de bon. Je m'arrêtai pour reprendre ma respiration au coin d'un trottoir. J'étais devant une boutique fermée. Je lorgnai à travers la vitrine. Sur les rayonnages, étaient exposés des livres aux titres grandiloquents : *Fondamentalismo fonzionale e Nichilismo giuridico*, *L'Agora e la Piramide : una « lettura » problematica della costituzione spagnola...* Les couvertures des bouquins étaient laides. Elles suintaient l'ennui. Du papier mâché tout cela... Et les auteurs, je les voyais d'ici, des clerks universitaires ennuyeux, l'esprit brouillé par de mauvaises digestions. Moi aussi, j'avais commis cette erreur, j'avais souvent préféré la sphère des idées et des livres à la vie... Les intellectuels ne veulent pas s'ouvrir aux imprévus ; ils ne se risquent pas. Cadavres, ils baignent dans le formol. *Comment redevenir un amoureux de la vie ?*

Je m'arrachai à la fascination glauque de la vitrine et déambulai jusqu'à la piazza dell'Herbe. Là, se trouvaient des dizaines de jeunes, assis par terre par petits groupes, qui tenaient tous à

la main un gobelet rempli d'un même breuvage, d'un orange vif. J'avisai l'échoppe ouverte d'un bar et demandai, à mon tour, un « Spritz » – un mélange de vin blanc, de gin et de Campari... C'était frais, sucré et amer. Après en avoir sifflé quelques-uns, je goûtais le comique de la scène. J'étais au milieu d'une foule d'adolescents boutonneux, aux faces trouées de *piercing*, aux défroques bouffantes et cradingues. Quelques-uns jouaient du jembee, d'autres avaient des chiens. Des effluves de *shit* flottaient ici et là. Ils avaient tous l'air plus ou moins paumés. Je me sentais presque l'un des leurs. Je sympathisais avec leur illusoire marginalité : de dix ans leur aîné, je n'avais toujours pas trouvé ma place dans le monde.

Une mer bleue et blanche

Trieste, j'étais arrivé au bout du voyage. J'avais parcouru 1200 kilomètres en douze jours. À part une légère douleur aux genoux, je me sentais en forme. Je m'accordai une journée de relâche.

Trieste compte peu de monuments ou de curiosités, ce n'est pas un pôle touristique. Il s'agit plutôt d'un centre d'affaire, assez cossu ; chacun y vaque à ses occupations. Le matin, j'errais dans ces larges artères à la recherche du fantôme de Joyce. C'était probablement une bonne ville pour un écrivain, songeais-je : dans ce décor à la fois bourgeois et provincial, James avait pu cultiver à loisir son idiosyncrasie.

Ressentant une envie pressante, j'allai dans un petit café. Je me dirigeai vers les toilettes au fond de la salle. Avant de m'enfermer dans l'unique cabine, je cherchai un moment l'interrupteur. Il ne se trouvait ni à l'extérieur, ni contre le chambranle à l'intérieur. J'en conclus que j'étais dans un de ces établissements où c'est le verrou qui sert de commutateur, et commande l'ampoule. J'entrai donc, tournai le loquet, et... la lumière ne se fit pas. Je palpai encore le mur carrelé. En vain. Je résolus finalement de pisser dans le noir. Avec un peu de veine, je n'en mettrais pas partout. Quand les premières gouttes d'urine atteignirent le fond de la cuvette, je me dis : quelle métaphore parfaite. Cette image résume toute notre existence. Nous sommes plongés dans l'obscurité. Nous devons tâtonner, trouver notre voie au milieu des ténèbres. De deux choses l'une : ou bien nous avons de la chance, et nous touchons au but – ou bien nous nous y prenons mal, et laissons l'endroit plus sale que nous ne l'avons trouvé.

Plus tard, j'étais sur la plage qui jouxte Trieste. La mer était plate, comme la peau d'un poisson luisant sous le soleil. La mer est une chose à la fois très belle et abjecte. C'est-à-dire qu'elle est admirable en surface ; mais, considérée dans sa masse, elle a la laideur d'un estomac ou d'un intestin. Elle digère pétrole, excréments, cadavres ; elle abrite des algues gluantes. Des monstres aveugles peuplent ses profondeurs.

Je me mis à nager, m'éloignai du rivage, franchis la ligne des bouées. Au loin, il y avait les façades blanches de la ville, que venait frapper la lumière oblique de cette fin d'après-midi. Je restai un long moment ainsi, au large. *Être amoureux de la vie. L'aimer à la fois en surface et en profondeur*, pensai-je. *Voilà toute la difficulté*. Au-dessus de moi, était grande ouverte la bouche bleue du ciel. Je respirai doucement. À peine ma tête sortait-elle de l'eau.

Alexandre Lacroix